

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

Gide l'Africain

Réception franco-allemande et signification de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* dans la littérature mondiale

par

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

I. La recherche de traces

LES journaux de voyage d'André Gide *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* appartiennent, du moins en France, à cette partie de son œuvre marginalisée et restée dans l'ombre. Si *Les Nourritures terrestres*, *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs* font indiscutablement partie de ce canon des œuvres majeures de la littérature française du XX^e siècle recensées par la critique littéraire, analysées dans les histoires littéraires et présentées dans les manuels scolaires de littérature, on ne trouve les traces d'un intérêt pour les livres de Gide concernant l'Afrique que, tout au plus, dans les littératures francophones africaines et caraïbes.

Au sein de ces dernières, Gide compte — du fait de ses deux journaux de voyage — parmi les quelques rares auteurs constituant le maigre (contre-)canon d'écrivains européens du XX^e siècle ayant ouvert de nouvelles approches littéraires vers les sociétés extra-européennes et portant

sur ces dernières un regard non-exotique, radicalement autre. Une des pistes les plus intéressantes laissées dans la littérature contemporaine par les journaux d'André Gide sur ses voyages en Afrique ne se trouve pas par un pur hasard dans une œuvre de la littérature francophone africaine : dans un roman de l'écrivain camerounais Bernard Nanga, qui porte le titre volontairement provocateur *La Trahison de Marianne*.

La Trahison de Marianne, dernier roman (couronné par le Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire) de cet auteur disparu encore jeune, retrace l'histoire autobiographique d'une désillusion : l'histoire de la déception d'un étudiant africain ayant quitté le Cameroun pour aller faire ses études à Paris et qui se trouve brutalement plongé dans les contradictions profondes entre les idéaux des Lumières et ceux de la République (symbolisés par la figure de Marianne) d'une part, et l'univers de la vie quotidienne d'autre part. Dans un accès de désespoir, le narrateur et protagoniste décide, à la fin de son récit, de brûler dans sa cheminée tous les livres qui ont forgé son image — désormais profondément désillusionnée — de la culture française, que ce soit les œuvres de Rabelais, de Descartes, de Voltaire et de Nerval, ou encore celles de Valéry, de Proust ou d'Auguste Comte. Il décide de ne plus rien lire, jusqu'à ce qu'il découvre par hasard les journaux de voyages au Congo et au Tchad de Gide. Parvenu à ce point central de son roman, Nanga écrit :

Ce qui me sauva, ce fut la lecture de Gide. [...] Gide, un écrivain qui était bien dans la ligne de Montaigne [...] je sentais le même appel de la nature, le même désir aiguisé de retrouver ma forêt tropicale et ma culture. À défaut d'un retour réel, je relus les récits de voyages, repartis à la suite de Gide. Les choses avaient bien changé depuis 1926, en partie grâce à Gide¹.

La lecture de Gide, en particulier de ses récits de voyage au Congo et au Tchad, ainsi que des *Nourritures terrestres*, parvient non seulement à détourner le narrateur et protagoniste de *La Trahison de Marianne* de son intention de brûler toute sa bibliothèque et d'arrêter de lire, mais elle le motive en outre pour transformer l'histoire de sa vie en récit de voyage autobiographique, et à acquérir une distance critique envers les deux espaces culturels au sein desquels il a vécu, l'Afrique et l'Europe.

« Il serait mon compagnon de voyage, mon guide à travers la jungle de la civilisation² », affirme le narrateur à la fin du roman de Nanga à propos de Gide, en décrivant la genèse de sa propre accession à l'écriture littéraire. *La Trahison de Marianne* de Nanga met en même temps à jour

¹ Bernard Nanga, *La Trahison de Marianne*, roman, Dakar, Abidjan, Lomé : Nouvelles Éditions Africaines, 1984, pp. 194, 196 sqq.

² *Ibid.*, p. 196.

une double dimension de la réception des *Voyages au Congo et au Tchad* : d'une part leur place au sein du « canon de l'identité » des écrivains africains, canon dans lequel Gide, aux côtés de Jean-Paul Sartre et de René Maran, apparaît comme l'initiateur d'un nouveau discours européen sur l'Afrique et par là même comme un point de référence essentiel pour la prise de parole des auteurs africains depuis les années vingt de ce siècle ; et d'autre part la lecture extrêmement controversée des récits de voyages africains de Gide dans l'Europe de la fin des années vingt, surtout en France mais également en Allemagne. Le narrateur de Nanga évoque en particulier cette réception négative à travers les commentaires péjoratifs de son ancien professeur de français au Cameroun (« un Européen de la vieille garde coloniale ») à propos de Gide : « Gide c'est visqueux », avait-il coutume de proclamer. « Pour lui, Gide n'avait rien compris à la civilisation ³ », précise le narrateur de Nanga.

II. Constellations d'une controverse

Les journaux de voyage africains de Gide ont connu une grande résonance dans la France de la fin des années vingt par le fait qu'ils se sont révélés tout à fait inattendus sous plusieurs de leurs aspects et qu'ils ont ainsi transgressé les attentes du public en matière de réception.

Ce qui a tout d'abord étonné le public contemporain, c'est que Gide, qui avait jusque-là l'image d'un écrivain fuyant la réalité, apolitique, se projette soudain dans l'espace public des journaux de voyage dans lesquels il décrit et dénonce de la façon la plus vigoureuse et la plus décidée les pratiques du système colonial français en Afrique centrale. Et il le fait aussi bien dans son *Voyage au Congo* et dans son *Retour du Tchad*, publiés tout d'abord séparément, que dans un article paru dans la *Revue de Paris* après son retour d'Afrique Centrale sous le titre programmatique *La Détresse de notre Afrique Équatoriale*.

Le prestige dont jouissait Gide, mais également le fait que son engagement — très surprenant pour les contemporains — ne se fondait pas sur des intérêts étroitement politiques ou économiques et qu'il était en outre étayé par des arguments soigneusement recherchés, conféra à ses journaux africains un rayonnement et une autorité tout particuliers que furent bien loin de connaître d'autres écrits contemporains sur le même sujet, comme par exemple le livre virulent de Marcel Homet *Congo de Souf-*

³ *Ibid.*, p. 194.

frances paru en 1934 ou celui de Victor Augagneur *Erreurs et brutalités coloniales* publié en 1927.

Les journaux de voyage en Afrique de Gide et les articles complémentaires parus dans la *Revue de Paris*, *La Nouvelle Revue Française* et *Le Populaire*⁴ connurent également un accueil retentissant — et firent même scandale dans une partie de l'opinion publique — car ils furent publiés au sein d'une période d'enthousiasme collectif national massif pour la conception d'une « Plus Grande France » englobant l'empire colonial. En 1927, année de la parution du *Voyage au Congo*, Octave Homberg publia son livre *La France des cinq parties du monde*, qui esquissait la conception d'une « Grande Nation » de dimension mondiale. C'est la même année que fut fondée une association de propagande coloniale sous le nom d'*Association « Plus Grande France »*, destinée à répandre la conception d'une « nation de 100 millions d'habitants » dans les esprits et la conscience publique des Français de l'hexagone avant tout⁵. C'est également en 1927 que commencèrent les préparatifs de la célébration du « Centenaire de l'Algérie » ainsi que ceux de l'Exposition Coloniale Internationale qui attirera à Vincennes, en 1931, plus de 34 millions de visiteurs dans un gigantesque show populaire sur l'Empire colonial.

En 1928, année de la publication du *Retour du Tchad*, parut également l'essai de Léon Archimbaud *La plus Grande France*, qui esquissait — essentiellement en contrepoids à la puissance allemande — la vision d'une Grande France englobant, outre les départements algériens, les possessions coloniales en Afrique Occidentale et Centrale, dans les Caraïbes, en Indochine, dans l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. On peut lire en particulier sous la plume d'Archimbaud⁶ :

Pour que les autres considèrent la France comme « une nation de 100 millions d'habitants », il faudrait commencer par nous pénétrer nous-mêmes de cette vérité. Cette fois encore, dans le domaine politique comme dans le domaine économique, nous revenons à la nécessité pressante de donner à la France une « mentalité impériale ».

L'écriture critique et distanciée, résolument « a-nationale », des journaux africains de Gide, qui s'est révélée ici, de façon tout à fait exem-

⁴ Voir successivement : André Gide, « La Détresse de notre Afrique Équatoriale », *Revue de Paris*, 15 oct. 1927, pp. 731-2 ; « Sur le Logone (Fragments du *Retour du Tchad*) », *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} déc. 1927, pp. 723-46.

⁵ Voir *Les Annales Coloniales*, n° 76 (16 mai 1927), p. 1, et n° 77 (17 mai 1927), p. 1.

⁶ Léon Archimbaud, *La Grande France*, Paris : Hachette, 1928, p. 35.

plaire, comme l'« Anti-Barrès » — selon une expression d'Henri Massis⁷ — venait s'opposer fondamentalement au discours nationaliste dominant en matière d'expansion coloniale dans la France de la fin des années vingt. Contrairement au journal africain de Paul Morand *De Paris à Tombouctou* (1929), que Roland Lebel dans son *Histoire de la Littérature Coloniale en France* (1931) a élevé au rang de contre-modèle positif par rapport aux journaux de voyage de Gide⁸, contrairement également au *Courrier d'Afrique* de Maurice Martin du Gard, on ne trouve aucune trace, dans le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, d'une exaltation nationaliste de cette « mission civilisatrice de la France » à travers laquelle se trouvait bien souvent légitimée une expansion de « l'espace vital » de la Nation française.

Le mensuel *L'Afrique Française*, qui décida de passer sous silence les journaux de voyage africains de Gide, publia en octobre 1928 de façon significative, à la place d'un compte rendu de ces deux ouvrages, un récit de voyage à travers le Congo de l'ancien Gouverneur Henri Bobichon, récit qui fait indirectement référence à Gide et s'en lit comme la contrepartie explicite.

Contrairement à Gide, qui part de son vécu direct et ne l'intègre dans aucun modèle historique téléologique, Bobichon enregistre à chaque étape de son voyage les signes des progrès de la civilisation, dont a pu bénéficier l'Afrique Équatoriale Française depuis trois décennies⁹. Outre ces silences et ces contre-discours indirects, les journaux de voyage africains de Gide, qui provoquèrent en 1927 un débat agité au parlement français¹⁰ qui conduira, en 1932, à l'abolition du travail forcé en Afrique Centrale, suscitèrent en France de très nombreuses et très vives réactions directes. Roland Lebel, un des plus éminents écrivains coloniaux de la Troisième République, déjà cité précédemment, qualifia l'oeuvre de Gide de « propagande néfaste » et dénonça ses représentations de l'Afrique comme remplies de « préjugés » et d'« idées préconçues ».

Eugène Devaux, qui réagit de façon très vive à un article très positif d'Henri Fontanier sur le *Voyage au Congo*, reprocha à Gide en juillet

⁷ Henri Massis, « L'Anti-Barrès », *Revue Universelle* (avril-juin 1932), pp. 738-42.

⁸ Roland Lebel, *Histoire de la Littérature Coloniale en France*, Paris : Larose, 1931, p. 135.

⁹ Henri Bobichon, « Au vieux Congo qui s'éveille », *L'Afrique Française*, n° 10 (oct. 1928), pp. 400-3.

¹⁰ Voir là-dessus Édouard Payen, « L'exploitation d'une accusation », *Journal des Débats politiques et littéraires*, 7 (8 janv. 1928), p. 1.

1927 dans le journal *Annales Coloniales*, de discréditer « l'œuvre civilisatrice de la France en Afrique Centrale » et de ne pas rendre aux « Grands Pionniers » de la conquête coloniale — parmi lesquels il cite Brazza, Gallieni et Faidherbe — tous les honneurs qui leur seraient dus :

Non, il ne faut pas discréditer l'œuvre des pionniers de la civilisation en A.O.F.. Ils ont peiné durement, croyez-le. Ils ont ouvert à la France de riches contrées que personne n'était capable de débroussailler ni de pacifier. S'il y a eu des excès, des défaillances, ils ont été réprimés, souvent aux risques et périls de ceux qui, comme moi, étaient imbus des grands principes de générosité, de bonté humaine, dont de Brazza nous avait donné l'exemple. Ce qu'il faut montrer aux Français que nous voulons envoyer aux Colonies, c'est l'œuvre des Brazza, des Faidherbe, des Gallieni et leurs disciples ¹¹.

La réaction d'Édouard Payen, dans un compte rendu très détaillé pour le *Journal des Débats politiques et littéraires*, le 8 janvier 1928, est tout aussi vive que celle de Devaux. Sans évoquer expressément le nom de Gide, Payen note seulement qu'un « écrivain qui s'est fait connaître par des confessions dont un certain public s'est montré friand, a changé de poste d'observation », et il considère les journaux africains comme une véritable campagne contre la politique coloniale française, campagne qu'il rejette vigoureusement :

La France, et c'est son honneur, n'a rien à redouter de campagnes de ce genre. Son œuvre coloniale, au point de vue de la protection des indigènes, est considérée par ceux qui la connaissent, comme l'une des plus humaines, et chaque jour des améliorations sont apportées à une tâche qui correspond, d'ailleurs, à merveille au génie français. L'attitude des populations indigènes n'est-elle pas là pour prouver que la colonisation française, sous toutes ses formes, peut défier les exploitations de faits exceptionnels qui doivent être jugés par les tribunaux, mais qui n'impliquent en aucune façon condamnation du régime ¹².

La constellation politico-culturelle dans laquelle se trouvait la France à la fin des années vingt et au début des années trente, constellation qui suscitait, sur un sujet comme l'expansion coloniale, une polarisation accentuée des positions politiques adoptées, a fait naître toute une série d'articles qui s'identifiaient avec la représentation de l'Afrique sous la plume de Gide. Pierre Humbourg, par exemple, souligna dans son compte rendu publié dans *Les Nouvelles littéraires*, tout en y intégrant sa propre expérience de l'Afrique, le grand retentissement politique qu'ont eu les deux journaux de voyage africains de Gide, et affirma qu'ils « auront plus

¹¹ Eugène Devaux, « À propos d'une polémique », *Les Annales Coloniales*, 114 (26 juillet 1927), p. 1.

¹² *Journal des Débats politiques et littéraires*, 7 (8 janv. 1928).

fait que les rapports des administrateurs ¹³ ». Henri Fontanier fait partie de ces quelques rares critiques français, aux côtés de Pierre Mille et Paul Morand ¹⁴, qui prirent conscience de la dimension ethnologique des journaux de Gide et de la réflexion en matière d'anthropologie culturelle qui les sous-tend, et qui soulignèrent son effort pour comprendre des civilisations étrangères à travers la méthode de l'observation participative : « C'est à chaque instant qu'apparaissent le vif désir de comprendre les formes de civilisation rencontrées et la sympathie de l'auteur pour ces peuples arriérés, meilleurs qu'on ne le dit souvent ¹⁵. »

Pierre Mille souligna en 1929, dans son compte rendu dans *La Dépêche de Toulouse*, puis dans *Les Nouvelles littéraires*, que Gide avait créé, avec ses journaux africains, de nouvelles formes de perception du monde extra-européen se démarquant radicalement, par leur réflexion anthropologique et leur représentation des paysages et de la végétation, du paradigme dominant de la littérature coloniale. Pierre Mille, qui regrette expressément le silence observé par la presque totalité de la critique littéraire française autour de ces livres sous prétexte qu'il ne s'agirait là que de pamphlets politiques ou de simples documents — tel par exemple Paul Souday, — voit, lui, en Gide un véritable « précurseur », le représentant d'« une vraie littérature coloniale ¹⁶ ». Il fut cependant le seul critique littéraire français de cette époque à faire l'éloge de la dimension littéraire des journaux africains de Gide et à ne pas les considérer uniquement comme de simples « documents » ou des réquisitoires, positifs ou négatifs.

¹³ Pierre Humbourg, « Gide et les nègres », *Les Nouvelles Littéraires*, 28 avril 1928, p. 4.

¹⁴ Voir Paul Morand, « André Gide voyageur », *Hommage à Gide*, Paris 1928, pp. 155-6, ici p. 155. Morand qualifie Gide de « voyageur d'aujourd'hui, si différent des grands voyageurs romantiques ».

¹⁵ *Les Annales Coloniales*, 106 (11 juillet 1927), p. 1.

¹⁶ Pierre Mille, « André Gide et le Congo », *La Dépêche de Toulouse*, 8 oct. 1929, pp. 1-2, ici p. 2 : « Avez-vous lu le *Voyage au Congo* d'André Gide ? C'est un livre admirable, exceptionnel : le modèle de la relation de voyage. [...] Voilà vraiment qu'André Gide révèle de véritables qualités d'explorateur : en même temps qu'admirables, ses paysages sont géologiques [...]. Et, malgré cela, c'est le silence. »

III. Réfractions allemandes

La réception des journaux africains de Gide dans le domaine de la critique littéraire en France s'est trouvée en grande partie entravée par le caractère politico-national de la discussion s'y rattachant (surtout en ce qui concerne le *Voyage au Congo*), alors qu'en Allemagne cette réception axée sur la critique littéraire se trouve au centre des comptes rendus publiés entre 1929 et 1933 sur ces deux journaux, dont la traduction allemande fut disponible dès 1929.

Étant donné le nombre très réduit, en France, de comptes rendus proprement littéraires sur le *Voyage au Congo* de Gide — ouvrage qui n'est, par exemple, même pas mentionné dans l'appréciation critique de l'œuvre de Gide publiée en 1929 par Pierre Lièvre, — il est surprenant de trouver un très grand nombre de comptes rendus de ce même livre dans les pages culturelles et littéraires des journaux allemands.

Les récits de voyage de Gide, écrivain qui, d'après une constatation de Richard Huelsenbeck, avait jusque-là connu des difficultés pour s'imposer en Allemagne, furent accueillis par la critique avec une étonnante curiosité, portant non seulement sur leur contenu politique, mais s'intéressant avant tout à l'esthétique de leur écriture et aux perspectives ouvertes par Gide dans le domaine de l'anthropologie culturelle.

C'est Richard Huelsenbeck qui, dans son compte rendu du *Voyage au Congo* paru en 1930 dans la revue berlinoise *Die Literarische Welt*, alla le plus radicalement à l'encontre de la réception dominante en France des journaux africains de Gide. Il qualifia en effet le *Voyage au Congo* — dans des termes certes exagérés — de « poésie classique d'un écrivain plutôt apolitique », mettant ainsi en lumière, de façon quasiment provocatrice, toute la poéticité du texte, son écriture et sa perception littéraire, largement passées sous silence en France :

André Gide parvient difficilement à s'imposer en Allemagne : il est si éloigné de Goethe, de Schiller, du Romantisme, si loin des conceptions allemandes traditionnelles de la littérature, que le lecteur moyen, dans ce pays qui arrive en tête pour la production de livres, ne parvient pas à s'intéresser à son œuvre. [...] Le récit suivant d'un voyage en Afrique Centrale est écrit avec la froideur et le scepticisme qui caractérisent l'œuvre de Gide. Gide est en fait un classique. Il se trouve à des lieues de toute actualité¹⁷.

Le caractère éminemment politique de ces journaux africains, souligne Huelsenbeck dans sa conclusion, ne réside pas dans leur style de

¹⁷ Richard Huelsenbeck, « André Gide : *Kongo und Tschad* », *Die Literarische Welt*, 6Jg. (1930), pp. 5-6, ici p. 6.

reportage ou de documentaire, mais bien au contraire dans cette distanciation a-idéologique, dans ce classicisme et ce septicisme à travers lesquels est perçu le monde colonial — depuis la végétation africaine jusqu'à la pratique du travail forcé en passant par les paysages fluviaux du Congo, — puis inséré dans une trame narrative encyclopédique qui renoue avec la tradition de la littérature de voyage du XVIII^e siècle :

Le Congo se forme sous la main du poète, et devient ainsi possibilité de discussion. Ce qui était autrefois [dans la littérature coloniale de Gide] une région désertique où erraient des animaux sauvages et quelques hommes, se trouve à présent projeté dans la clarté cristalline du discours humain ¹⁸.

Les journaux de voyage de Gide — constituant pour les critiques littéraires français contemporains une partie très marginale et étroitement conjoncturelle au sein de son œuvre, journaux relégués, dans nombre de comptes rendus, dans le domaine des écrits documentaires et extralittéraires — s'avèrent au contraire, aux yeux de Huelsenbeck, être des éléments essentiels contribuant à donner à l'ensemble de l'œuvre de Gide sa place significative dans la littérature mondiale :

Par vos récits de voyage, vous devez montrer si vous êtes reporter ou poète. Gide a apporté ici de nouveau la preuve qu'il est un des très grands poètes de la littérature mondiale. Il ne s'est pas laissé entraîner par l'occasion offerte d'écrire des reportages rapides. Alors que d'autres mettent leur fusil sur l'épaule et demandent où se trouve le service de télégraphie le plus proche, Gide, lui, met dans sa poche les œuvres de Corneille ¹⁹.

On retrouve des positions semblables à celles de Huelsenbeck dans toute une série de comptes rendus de critiques allemands des journaux africains de Gide avant 1933. Klaus Mann s'est attaché à expliquer son « vif intérêt » pour ces journaux africains en leur consacrant, en 1930, un long article dans lequel il décrit comme suit ses impressions de lecture :

Je lis le livre pendant que je voyage moi-même ; en Afrique d'ailleurs. Je voyage ainsi doublement, mon itinéraire se double du sien [...]. Mais en même temps les notes de Gide m'intéressent sous leur aspect purement esthétique, en tant qu'œuvre d'art. D'un côté, bien sûr, ces notes apparaissent sans aucune prétention artistique, de simples notes griffonnées « pour ne pas oublier ». Mais cette monotonie pourrait justement être, d'autre part, une sorte d'artifice pour mieux redonner toute la monotonie du paysage à travers lequel il nous conduit ²⁰.

¹⁸ *Ibid.*, p. 5.

¹⁹ *Ibid.*, p. 6.

²⁰ Klaus Mann, « André Gide : Kongo und Tschad » (1938), Kl. Mann, *Auf der Suche nach einem Weg (Aufsätze)*, Berlin : Transmare Verlag, 1931, pp. 345-52, ici pp. 349 et 351-2.

Felix Stössinger compara dans la revue *Vorwärts* (1930) l'expérience africaine de Gide avec celle de Rimbaud, et considéra le livre de Gide, paru en traduction allemande un an auparavant avec les photographies de Marc Allégret, comme « l'ouvrage d'un poète » qui est venu ajouter un jalon important à la littérature de voyage sur l'Afrique ²¹.

Frantz-Clément Paris vit dans la représentation gidienne des paysages exotiques une opposition radicale au mouvement du romantisme (« Il n'existe pas, dans la représentation des paysages exotiques, de plus grande opposition que Chateaubriand et Gide ²² »), et il considéra cette représentation comme un « haut fait » intellectuel, situant Gide dans la tradition d'un Voltaire ou d'un Zola :

Avec cette prise de position courageuse, André Gide a attaché à son nom une nouvelle gloire, rejoignant d'autres grands noms de son pays, comme Voltaire défendant Calas ou Zola se battant pour Dreyfus. Il ne faut pas dire en Allemagne : « Regardez ces Français ! » ; il faut plutôt envier la France qu'un de ses plus grands poètes vivants élève la voix et tente d'effacer la honte qui pèse sur toute la race européenne. Ce récit de voyage tout à fait singulier est ainsi plus qu'un document scientifique et plus qu'une confession, il est un exploit [...]. Le *Voyage au Congo* d'André Gide n'est pas seulement un document littéraire personnel très fascinant, ce livre constitue aussi l'une des meilleures et des plus fructueuses contributions nous aidant à mieux connaître le problème de l'Afrique ²³.

G. Keckeis souligne, lui, dans son compte rendu publié dans le *Literarischen Handweiser*, la présence dans ces journaux de Gide d'une faculté de perception très largement développée qui ne laisse pas passer le moindre détail, qui redonne avec une parfaite précision les moindres observations, les moindres contacts avec des faits, plus encore, qui rend l'essentiel des choses et des relations. [...] Les impressions ne sont pas « retouchées », même si les « sauvages » sont regardés ici à travers les yeux de Rousseau, les conditions existantes ne sont aucunement masquées, même là où ce Français réfléchit sur la colonie ²⁴.

E. Sandner a mis en avant, dans un compte rendu paru en août 1930 dans le *Magdeburgischen Zeitung*, outre le caractère politique et critique des journaux de Gide, essentiellement leur dimension esthétique et littéraire, qui font de Gide un « maître de la description des paysages »,

²¹ Félix Stössinger, « Un poète en Afrique », *Vorwärts*, 14 sept 1930.

²² Frantz-Clement Paris, « André Gide im Kongo », *Magdeburger Zeitung*, 364 (1927).

²³ *Ibid.*

²⁴ G. Keckeis « *Kongo und Tschad* von André Gide », *Literarischer Handweiser*, 66 Jg. (1930), pp. 690-1.

l'auteur d'une forme de

description qui renferme en elle, de façon singulière, non seulement le visible, mais également tout ce qu'une atmosphère peut avoir d'impenétrable. [...] Les tableaux brossés par Gide, souvent d'abord très largement, puis débouchant sur quelques mots-clés brefs et sobres, sont tellement remplis du souffle du vécu direct, pleins du foisonnement des scènes observées, que ce livre ayant pour sujet la réalité doit être mis sur le même plan que *Les Nourritures terrestres*, ouvrage visionnaire ²⁵.

Dans un article, paru en 1931 dans le *Stuttgarter Neuen Blatt*, sur l'édition des œuvres complètes de Gide publiée par le Deutschen Verlagsanstalt, Hans Mangold mit clairement en relief toute l'importance, dans cette œuvre, des journaux africains, les présentant comme « l'un des livres les plus émouvants, humainement, qu'il nous soit donné de lire sur l'Afrique ²⁶ ».

Le journal berlinois *Die Koralle* publia en 1930 un compte rendu extrêmement élogieux des journaux africains, précédé d'une brève présentation de ces voyages de la plume de Gide lui-même, et accompagné d'illustrations de Marc Allégret, dans lequel l'image de l'Afrique, telle qu'elle se dégage des textes de Gide, occupe une place centrale :

En tant qu'Européen si l'on peut dire «dématérialisé», qui ne se contente pas de flâner seulement dans chaque morceau de terre encore inconnu des possibilités de gain alléchantes, il a rencontré les hommes de race noire sans aucun préjugé et en abandonnant l'attitude de supériorité habituelle des hommes blancs. [...] À travers les pages de ce livre, nous commençons à ressentir la véritable nature de cette partie du globe si chaude ²⁷.

Erika Schweickert enfin, dans sa thèse dirigée par Karl Vossler et publiée à Munich en 1932 sous le titre *Pierre Loti und André Gide, zwei Arten von Exotisten*, a effectué la tentative la plus intéressante jusqu'ici

²⁵ E. Sandner, « André Gide: *Kongo und Tschad* », *Magdeburgische Zeitung*, 24 août 1930. Le compte rendu de Rolf Le Beau : « Vier Bücher über Afrika (Gide, Londres, Grimm, Löhndorff) », *Kölnische Zeitung*, 18 mai 1930, rejoint ces mêmes positions en qualifiant les deux journaux africains de « performance littéraire de haut niveau » ; de même que celui de Will Scheller : « André Gide in Afrika », *Karlsruher Zeitung, Badischer Staatsanzeiger*, 1^{er} nov. 1930, Beiträge « Wissenschaft und Bildung », Nr. 44, p. 1.

²⁶ Hans Magnold, « André Gide und wir. Zur Gide Gesamtausgabe der Deutschen Verlagsanstalt », *Stuttgarter Neues Tagblatt*, 8 mai 1931.

²⁷ M. W., « André Gide : *Kongo und Tschad* », *Die Koralle. Magazin für alle Freunde von Natur und Technik*, 6 (1930), p. 143. L'article de Gide lui-même se trouve dans le même numéro de ce journal, pp. 116-21, sous le titre : « Reise zum Kongo. Aufnahmen von Marc Allégret, Paris », traduction autorisée de O. A. Palitzsch.

d'analyse du nouveau regard de Gide sur l'Afrique sur la plan de l'esthétisme et de la stylistique, considérant son œuvre comme une prise de distance radicale envers la littérature coloniale exotisante — incarnée, selon elle, de façon exemplaire par Pierre Loti :

Le penchant romantique de Loti doit conduire vers un exotisme subjectif, alors que la position intellectuelle de Gide aboutit à un exotisme objectif. Loti fuit son ego en empruntant tous les déguisements possibles, il part en « acteur » dans le pays étranger, sans pouvoir cependant cacher son vrai visage derrière le masque. Gide, au contraire, s'enrichit au contact de la culture étrangère, il observe attentivement, sa conduite est celle d'un « spectateur », d'un critique²⁸.

Face à ce courant dominant de réception, qui s'interrompt brutalement en 1933 avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir, les comptes rendus considérant les journaux africains de Gide comme une simple documentation politique ou des pamphlets politiques restent très marginaux.

On peut compter au nombre de ces derniers l'article de Jakob Buschbeck, paru en 1930 dans la revue *Die schöne Literatur*, dont l'auteur demeure l'un des seuls parmi les critiques outre-Rhin à adopter un ton nationaliste allemand, idéalisant la colonisation allemande, et qui revendique en arrière-plan le retour à l'Allemagne de la colonie du Cameroun qu'elle avait été obligée de céder en 1919.

Gide a aussi voyagé dans certaines parties de l'ancien Cameroun allemand, et ce n'est pas sans colère qu'on peut entrevoir, à travers son récit, toute la mauvaise gestion des gouvernements coloniaux français. La France n'est pas en mesure d'envoyer suffisamment de fonctionnaires, de médecins, dans cette colonie, qui nous a été confisquée, sous les prétextes les plus fallacieux, et qui dépérit aujourd'hui sous la domination française, alors qu'elle serait pour nous un champ d'action de première importance²⁹.

C'est aussi uniquement dans la réception allemande qu'est mis l'accent sur cette dimension du texte des journaux de voyage de Gide, une dimension qui s'avère nouvelle et inhabituelle au sein de la structure du genre « récit de voyage en Afrique », à savoir la thématisation fréquente et souvent très approfondie des lectures de voyage de Gide, lectures allant du livre de Joseph Conrad *Heart of the Darkness* jusqu'à l'essai sur *La Poésie pure* de l'abbé Bremond, en passant par *Le Misanthrope* de Molière.

La lecture préférée de Gide pendant son voyage en Afrique fut

²⁸ Erika Schweickert, *Pierre Loti und André Gide, zwei Arten von Exotisten*, München : Buchdruckerei Bernhard Wagner, 1932, p. 13.

²⁹ Jakob Buschbeck, « Länder, Völker, Reisen », *Die Schöne Literatur*, 31 Jg. (1930), p. 353.

cependant celle de Goethe, auteur dont il lut les *Wahlverwandschaften* et le *Second Faust in extenso* entre le Kinshasa et le lac du Tchad, en les commentant abondamment dans son journal.

Alors que Paul Souday ne voit ici, dans son feuilleton du quotidien *Le Temps*, qu'un simple signe du désintéret non dissimulé éprouvé par Gide pour les régions traversées au cours de son voyage africain³⁰, Fritz Schotthöfer interprète dans son compte rendu publié en 1930, de façon beaucoup plus judicieuse, la passion de la lecture de Gide comme compensation et médium lui permettant d'assimiler de très fortes, parfois même traumatisantes, expériences vécues dans la réalité de ce voyage :

Il est un homme de formation intellectuelle tout européenne, qui se promène à travers des pays sauvages. Gide lit, assis dans sa chaise à porteur, les *Wahlverwandschaften*, et s'occupe de la « Poésie pure » de l'Abbé Bremond. Il fuit sans cesse la nature dans sa forme primitive pour se réfugier dans son univers intellectuel européen, peut-être pour y trouver un contrepoids contre la primitivité l'environnant, ou peut-être afin de ne pas laisser dépérir sa propre pensée en la privant de ce qui en constituait les sources les plus profondes³¹.

Même si le concept de « primitivité » ne correspond pas vraiment à l'intérêt de Gide pour les cultures africaines, dont il souligne sans cesse la variété immense et l'égalité avec les cultures européennes, les réflexions de Schotthöfer à ce propos mettent en avant une dimension fondamentale des journaux africains de Gide, qu'on pourrait décrire sous les termes de dynamique d'une expérience de l'Autre résistante. Ces catégories de l'expérience subjective et esthétique de l'Autre, qui structurent ses ouvrages sur l'Afrique du Nord et qui constituaient également, à l'origine, l'horizon d'attente de son voyage au Congo, — tels « dépaysement », « étrangeté », « mystère », « sensualité », « émerveillement³² » — s'avèrent très vite tout à fait inutilisables pour exprimer la perception subjective et décrire cette réalité de l'Afrique Centrale coloniale, beaucoup plus résistante et contradictoire que celle qu'il avait rencontrée lors de voyages dans d'autres régions d'Afrique. Trois mois après le début de son voyage, Gide

³⁰ Paul Souday, « Les livres. Feuilleton », *Le Temps*, 7 juillet 1927 : « Comme son voyage et ses nouveaux clients ne le passionnaient pas exclusivement, M. Gide lisait beaucoup au Congo. »

³¹ Fritz Schotthöfer, « Gide unterm Äquator. Zu seinem Reisebuch *Kongo und Tschad* », *Die Literatur* (Stuttgart), 32 Jg. (1930), pp. 567-9, ici p. 568.

³² Voir parmi les nombreux passages dans les journaux d'André Gide : Voyage au Congo, suivi de Le retour du Tchad. Carnets de route (1927/29), Paris : Gallimard, p. 43 (13 sept.) : « Je m'attendais à plus d'ombre, de mystère et d'étrangeté. »

écrit :

Désormais, une immense plainte m'habite ; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique ? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. À présent, je sais, je dois parler. [...] Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache, cela fût-il affreux. C'est cet « affreux » que je soupçonne, que je veux voir³³.

Les lectures de voyage de Gide, en particulier les *Wahlverwandtschaften* de Goethe qu'il a lues dans la version originale allemande et sans le dictionnaire qu'il avait laissé à la maison³⁴, apparaissent comme des formes d'échappement à la réalité et de compensation face à l'expérience d'une réalité souvent résistante, parfois traumatisante, et se révèlent en même temps comme un moyen de surmonter une crise d'identité personnelle en tant qu'écrivain, crise que Gide articule dans divers passages comme un « blocage d'écriture » dont il souffre³⁵.

« Mais comment se faire écouter ? » se demande Gide dans un passage central de son journal de voyage africain, dans lequel il fixe à ses « carnets de voyage » comme nouvel objectif d'essayer de saisir « l'autre côté du décor » de l'exotisme.

Jusqu'à présent, j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende ; toujours écrit pour ceux de demain, avec le seul désir de durer. J'envie ces journalistes dont la voix parle aussitôt, quitte à s'éteindre sitôt ensuite. Circulais-je jusqu'à présent entre des panneaux de mensonges³⁶ ?

IV. Continuités et ruptures

Un demi-siècle avant la relecture de journaux africains de Gide par des écrivains africains comme Henri Lopes³⁷ et Bernard Nanga, ce furent avant 1933 surtout des critiques allemands, — à l'exception de quelques voix très isolées en France, telles celles de René Maran, écrivain noir américain né à la Martinique, ou encore l'écrivain colonial Pierre Mille, — qui surent reconnaître toute la signification du *Voyage au Congo* sur le plan de la littérature mondiale, en tant que nouvelle forme de perception et de représentation de la réalité coloniale. L'histoire de la réception,

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, p. 102 (30 oct.).

³⁵ *Ibid.*, p. 156 (25 nov.).

³⁶ *Ibid.*, p. 103 (30 oct.).

³⁷ Henri Lopes, *Le Chercheur d'Afrique*, Paris : Seuil, 1986.

esquissée ici, de ces deux journaux africains de Gide nous amène aussi à les considérer comme une rupture, beaucoup plus profonde qu'elle n'avait été estimée jusqu'ici par de nombreux interprètes, au sein de l'ensemble de l'œuvre de Gide.

Cette thèse de l'« épisode éphémère » du voyage de Gide en Afrique, défendue par exemple par le critique anglais de Gide Russell King³⁸, est démentie non seulement par les résultats de l'analyse des journaux africains eux-mêmes, mais encore par leur structure propre, qui s'est trouvée en général comprise de façon beaucoup plus juste et adéquate par les critiques allemands contemporains interprétant ces textes à distance, que par la majorité des critiques français contemporains manquant de recul.

La relation constante entretenue par Gide avec les réalités coloniales africaines jusqu'au début des années cinquante vient contredire également la thèse d'un « épisode éphémère » africain : Gide repartit en 1938 pour un nouveau voyage en Afrique Centrale, à propos duquel il donna, entre autre, une interview détaillée au journal *Paris-Dakar*³⁹ ; un voyage dont les impressions essentielles formeront la trame de sa préface à l'essai politique de Pierre Herbart *Le Chancre du Niger*⁴⁰, publié en 1939. Gide écrivit en 1947 la préface du premier numéro de *Présence Africaine*, le périodique en langue française le plus important pour la littérature et la culture africaine après 1945⁴¹ ; il rédigea dans la même année la préface à l'autobiographie de l'écrivain égyptien Taha Hussein⁴² ; et il publia

38 Russell King, « André Gide. Pour ou contre la littérature engagée », *Nottingham French Studies*, vol. V, n° 1 (mai 1966), pp. 29-39. Voir la position contraire défendue par Manfred Jäger : « Individualistische Entdeckung sozialer Mißstände. André Gide : *Reisen* », *Europäische Begegnung* (Cologne), 7, 1 (1967), pp. 56-7, ici p. 56 : « L'expérience africaine a transformé sa conception individualiste de la liberté, conception qu'il considéra désormais comme destructrice de soi-même si elle ne s'alliait pas avec un idéal de devoir. »

39 « Avant de quitter l'A.O.F., André Gide a confié à *Paris-Dakar* ses impressions de voyage », *Paris-Dakar*, n° 634, 2 mars 1938, p. 1 et 3 : « André Gide nous a confié que, tout jeune déjà, il était attiré par le mystère de l'Afrique. Lorsque bien plus tard, il lui a été donné de réaliser ce rêve de sa prime jeunesse en visitant le continent noir, la réalité n'a pas déçu son âge mûr. Le voyage qu'il vient d'accomplir a augmenté encore l'intérêt qu'André Gide a porté à l'Afrique. »

40 Pierre Herbart, *Le Chancre du Niger*, Paris : Gallimard, 1939, préface d'André Gide, pp. 7-19.

41 André Gide, « Avant-propos », *Présence Africaine*, n° 1, oct.-nov. 1947, pp. 3-6.

42 Taha Hussein, *Le Livre des jours*, trad. Jean Lecerf et Gaston Wiet, Paris :

enfin, en juin 1950, sous le titre « *Nouveau Voyage au Congo* », une rétrospective sur ses voyages en Afrique⁴³. Dans les conclusions de ce texte, Gide semble vouloir définir ses propres journaux de voyage comme la forme littéraire d'une ethnologie politique, un objectif qui supposait au départ une attitude scientifique et une qualité de perception tout à fait neuves :

En cherchant à instruire les autres, c'est aussi bien soi-même qu'on instruit. On découvre incessamment de nouveaux et plus reculés problèmes et l'on finit par prendre son parti d'une ascension indéfiniment différée [...]. Mais c'est aussi bien là que je constate le plus remarquable progrès, la place prépondérante accordée à cette science naissante et bourgeonnante : l'ethnologie.

Ces réflexions tardives du voyageur africain Gide, un an avant sa mort, rejoignent ces deux horizons de réception qui exigent une relecture et une nouvelle interprétation des journaux de voyage africains : la réception extra-européenne d'une part — et surtout allemande de la fin des années vingt, avec des critiques comme Schotthöfers, Sandners, Huelsenbeck et Mann, — et la redécouverte pleine d'actualité un demi-siècle plus tard, d'autre part, de ces deux ouvrages de Gide par des écrivains africains comme le congolais H. Lopes et le camerounais B. Nanga.

Gallimard, 1947, préface d'André Gide pp. I-VI.

⁴³ André Gide, « *Nouveau Voyage au Congo* », *Le Monde illustré*, n° 243, 10 juin 1950. Voir également, en ce qui concerne les relations de Gide avec l'Afrique (Afrique du Nord et Afrique noire), Gabriel Michaud, *Gide et l'Afrique*, Paris : Collection Alternance, 1961.